

POESIE

DÉMENAGEMENT

Nous étions deux dans ce logis,
Depuis le jour où nous montâmes,
Graves émus, les yeux rougis,
Elevant vers Dieu nos deux âmes.

Nous sommes deux pour en sortir....
Le livre est à la même page....
L'aveu coûte, sans mentir ;
Nous sommes deux, pas davantage !

Il nous plaisait, ce cher abri,
Paré pour un long tête-à-tête,
Où l'avenir nous a souri,
Où deux ans l'amour nous fit fête !

Tranquilles, nous avons goûté,
Sous le toit qu'elle sanctifie,
La tendre et pure intimité
Qui par le temps se fortifie.

Et, cependant, nous vous quittons,
Chambrette du premier ménage,
Cœurs ingrats ! et nous emportons
Tout ce passé dans le bagage !

Bientôt, l'oubli, dans son lointain,
Effacera, comme un vain songe,
L'asile où pour nous le destin
A noué ce fil qui s'allonge.

Bientôt, de ce foyer discret
D'autres vont profaner le charme.
Et nous partons ! Et nul regret
N'attendrit nos regards sans larme.

C'est qu'au logis décoloré
Il a manqué le bien suprême ;
C'est que l'enfant n'a pas pleuré,
C'est qu'il manque un chant au poème.

O la plus étrange des lois !
Est-on seul ? à deux l'on veut être ;
Est-on deux ? l'on veut être trois :
L'amour est né, l'enfant veut naître

Adieu, petit coin bien-aimé,
Où fut le lit, où fut la table,
Où maint flambeau s'est consumé
Dans mainte veille interminable !

Adieu, petit foyer sans bruit,
Bosquet muet et sans ramage,
Grenier sans blé, jardin sans fruit,
Printemps sans fleur et sans feuillage !

Adieu ! le ciel qui nous bénit,
Peut-être sourit à l'échange,
Cage qui n'a pas eu de nid,
Vigue qui n'a pas fait vendange !

EUGÈNE MANUEL.

LE JARDIN DE BÉBÉ

A mon ami A. D.

C'en est fait on l'a placée dans sa dernière demeure !

A la Côte-des-Neiges.

Elle aurait trois ans aujourd'hui la pauvre petite. Anniversaire anticipé on ne te célèbre pas, comme on s'y attendait.... Aujourd'hui, on la sort du charnier où elle est depuis quatre mois pour l'enterrer là, dans ce coin de cimetière qu'on appelle "son terrain." Elle reposera à l'ombre des lilas blancs et des roses blanches. Les myosotis au cœur d'or, les belles pensées et le muguet pousseront sur sa tombe, grande comme le berceau qui la portait le jour de sa mort.

Et les parents qui pleurent encore sont venus aujourd'hui revoir pour la dernière fois leur petit ange, remplacer les couronnes d'immortelles et les croix de fleurs artificielles par une gerbe de lys blancs.

On a reconnu ce petit visage pâle comme la cire, on a revu les petits souliers blancs et la longue robe de baptême de l'unique enfant.

Ce qu'il y a de plus triste c'est qu'elle disparaît de nouveau et à jamais, à cette saison de renouveau, au moment où les bourgeons vont éclater, au moment où les lilas sont en fleurs.

Alors la tombe de bébé va disparaître, adieu, adieu.

C'est bien, bien fini.

Quelle tristesse, le cœur se serre, les yeux s'emplissent de larmes et, chose singulière, le père pleure le premier.

La force lui a manqué.

La terre se baigne de nouveau avec toutes ces larmes, et les souvenirs viennent en foule.

On la voit encore avec ses premiers sourires, avec ses premiers baisers, avec ses premières paroles toutes d'amour pour ses parents.

On se raconte des histoires comme si on ne les connaissait pas, comme si on ne les avait pas déjà racontées plus de cent fois.

On se rappelle ses réparties d'enfant, on les repasse toutes, on récapitule cette vie si courte qu'elle a passé plus vite qu'un rêve.

On la voit, leste et pimpante, suspendre des guirlandes de fleurs aux rustiques oratoires de la petite Madone d'albâtre.... On la voit malade, on la voit mourir, on voit le cierge béni qui brûlait à côté du berceau pendant son agonie ; lorsque la mèche tombait, l'enfant s'éteignait aussi.

Et l'inhumation.

Et l'exhumation.

Et les larmes redoublent.

On pense alors à ce que serait l'enfant plus tard.

Une grande jeune fille, douce et tendre. Comme elle serait jolie, avec ses grands yeux bleus et sa petite bouche.

Et comme elle eût été compatissante, grande demoiselle, elle qui donnait déjà aux pauvres, avec joie, l'argent de sa tirelire. Pauvre mignonne, on ne te verra plus. Il ne reste que ton souvenir, et cette corbeille de fleurs artificielles, cette croix d'immortelles....

Le pèlerinage à la Côte-des-Neiges est terminé.

On a tari toutes ses larmes.

Il faut s'arracher définitivement, irrévocablement, pour toujours, de ce morceau de terre qui renferme tant d'amour, tant d'espérances évanouies. On s'en va, non en priant pour l'âme de l'enfant, — à cet âge, on est un ange, — mais pour l'invoquer comme on invoque un chérubin.

La mère, levant ses regards vers le ciel se console, pourvu que Dieu lui fasse la grâce de rejoindre un jour l'âme de l'enfant qui a emporté tout son cœur avec elle.

Fauville

LA TOILETTE DE NAPOLEON IER

D'un homme tel que Napoléon Ier tout intéresse : il est donc naturel que des érudits se donnent un mal énorme à compiler les factures, les mémoires, les archives, les correspondances pour découvrir quelque détail inédit sur la vie privée de l'empereur. D'ailleurs, ces petits faits éclairent d'un jour particulier le caractère du personnage, et, ne fût-ce qu'à ce point de vue, le savant article que M. Frédéric Masson, chargé de la publication des mémoires et papiers du prince Napoléon, vient de publier dans la *Vie contemporaine* (*Revue de Famille*) offre un intérêt de premier ordre. Il a trait au lever de Napoléon Ier, et la description, appuyée jusque dans les moindres détails de documents authentiques, en est d'une exactitude minutieuse incomparable. On en jugera par ces quelques extraits :

Napoléon, subitement éveillé, badinait un instant avec son valet de chambre : "Ouvre les fenêtres, lui disait-il, que je respire l'air que Dieu a fait." Quoique frileux dans les appartements, l'empereur aimait l'air : il avait horreur des mauvaises odeurs, de l'odeur de renfermé ; l'odeur de la peinture le rendait malade, et cette passion de l'air neuf au matin était caractéristique de ses sensations d'odorat.

Pendant que l'empereur parcourait les journaux, ces journaux étroits et courts dont lui seul remplissait les colonnes et où le moindre alinéa qu'il n'avait point ordonné lui sautait aux yeux, le service rapidement se faisait. Un valet de chambre d'appartement rallumait les feux si on était en

hiver, et le feu plaisait tard en saison à Napoléon. Puis l'empereur demandait les noms des personnes qui attendaient dans le premier salon, et disait celles qu'il voulait voir. Le maître de la garde-robe, qui par fonction assistait à la toilette, et le grand maréchal entraient sans attendre d'ordre, puis, à leurs jours, Corvisart, premier médecin, et Ivan, chirurgien ordinaire.

Corvisart, donc, ne paraissait guère à la toilette, que le mercredi et le samedi. Napoléon l'accueillait par des plaisanteries :

— Vous voilà, grand Charlatan ! Avez-vous tué beaucoup de monde aujourd'hui ?

Et Corvisart répondait sur le même ton, se laissait tirer et frotter les oreilles, savait profiter du moment opportun pour solliciter, et était un de ceux par qui passaient quantité d'aumônes.

Après le bain qu'il prenait très chaud et qui durait une heure, on procédait à la barbe. Deux valets de chambre étaient nécessaires pour cette opération :

Constant présentait le bassin à barbe et le savon ; Roustam tenait le grand miroir du nécessaire du côté du jour. L'empereur en gilet de flanelle, s'inondait la moitié de la figure d'eau de savon, en jetait partout autour de lui ; puis il s'essuyait, prenait un rasoir à manche de nacre garni en or, qu'on avait préalablement passé à l'eau chaude, et commençait à se raser de haut en bas, ce qui au début avait amené plusieurs accidents.

Un côté de la figure rasé, tout le monde tournait : Roustam avec son miroir passait de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant la lumière, et l'opération continuait. L'empereur, avant de finir, demandait à chacun si la barbe était bien faite. Gai et plaisantant, il tirait volontiers les oreilles de ses valets de chambre s'il s'apercevait que quelque poil lui eût échappé.

Les ongles faits, Napoléon quittait son gilet de flanelle, se faisait verser sur la tête de l'eau de Cologne, et avec une brosse rude se frottait lui-même la poitrine et les bras. Le valet de chambre frottait ensuite avec la brosse le dos et les épaules, puis frictionnait tout le corps avec de pleins rouleaux d'eau de Cologne. Cette habitude du frotage, que Napoléon avait, disait-il, rapportée d'Orient et à laquelle il attribuait en partie sa santé, lui semblait des plus importantes. Il ne fallait pas qu'on le ménageât : "Plus fort ! disait-il au valet de chambre, plus fort ! comme sur un âne !"

Ainsi baigné, lavé, frotté, l'empereur s'habillait. Il endossait son gilet de flanelle, sur lequel, depuis 1808, il portait en campagne, suspendu par un cordon noir, un petit cœur en satin noir, du volume d'une grosse noisette. Sous l'enveloppe de soie, était une autre enveloppe en peau, dans laquelle était enfermé le poison préparé suivant la formule donnée par Cabanis à Condorcet. Il eut, en 1812, du poison préparé par Yvan, selon une formule différente ; mais, dès 1808, il avait pris ses précautions.

Enfin, voici quelques renseignements sur le petit chapeau légendaire :

Ce chapeau, de castor noir, sans bordure ni galon orné seulement d'une petite cocarde tricolore soutenue par une ganse de soie noire, fourni par Poupard et Cie, palais du Tribunal, coûtait 60 fr. On devait en acheter quatre par année et chacun devait durer trois ans. Large, d'un castor relativement mou, garni en satin piqué, on le forçait encore avant que l'empereur, qui avait la tête extrêmement sensible, le portât. Cette coiffure devait être singulièrement incommode, car lorsqu'elle se trouvait longtemps à la pluie, le castor se détrempait, et les ailes de devant et de derrière tombaient sur le visage et les épaules ; néanmoins, Napoléon s'y tenait uniquement : elle était comme son enseigne et le désignait à tous. Ce n'était guère que vers 1802 qu'il l'avait adoptée, à l'époque où Isabey fit son portrait en pied à la Malmaison. Encore, pendant le consulat, ne s'en coiffait-il sans doute qu'à la campagne et dans l'intimité. Dans les cérémonies, il avait un chapeau brodé, sans panache. Sous l'empire même, il a eu quelque velléité de se détermi-ner pour un casque en cuivre doré. On en trouve du moins un dans sa garde-robe.